

La peinture d'Antonio Moragon. La parole et le silence.

Visage long, œil noir et voix de gorge qui semble monter de la brûlure des pierres du sud de l'Espagne. Antonio Moragon est espagnol et il est peintre.

Longtemps sa peinture a représenté la réalité visible du monde.

Des paysages à la fois étranges, solitaires et tranquilles. Un arbre aux formes précises chuchotant dans la sérénité du soir, une vaste plaine éprise de moisson, une branche poussée par son élan vers un ciel trop haut, la trace du vent chaud sur les herbes calcinées. Des intérieurs calmes aux couleurs chaudes et assourdies, des pièces languides dans l'air immobile de la grande chaleur, un patio, parfois, dont les murs accrochent la lumière violente, des fruits voluptueux et des fleurs pleines de vigueur.

Et des visages. Visages graves et songeurs qui semblent absorbés par une rêverie à laquelle on n'a pas accès. Visages souvent éclairés par une lumière frontale qui dessine fortement leurs traits et plonge leur regard dans le regard du spectateur. Ou parfois visages éclairés par une lumière latérale, une lumière de miel qui, bien que le dessin reste défini, nimbe les contours de la tendresse du peintre pour ses modèles. Antonio Moragon sait voir les êtres dans leur vérité profonde : leur part la plus belle, celle que la bienveillance et la chaleur de celui qui les représente font monter de leur profondeur. Dans tel visage on peut deviner une vieille amertume qui a creusé un sillon dur près de la bouche et entre les yeux mais la longue séance de pose dans la quiétude de l'atelier a révélé autre chose d'enfoui, de réprimé peut-être, une tendresse inquiète et enfantine qui ose apparaître dans le regard et qui émeut. Sur telle autre œuvre on verra un très beau visage juvénile perdu dans une contemplation presque douloureuse qui semble être celle du vieil homme qu'il sera. On croit entendre la voix du jeune homme : « Ne vous arrêtez pas à mes traits aussi parfaits que vous paraissez les trouver, je ne suis pas mes traits, je suis ailleurs que là ! Regardez et cherchez ce que je cherche ! ». Et nous cherchons avec la même délicatesse qu'Antonio Moragon qui ne scrute pas ses modèles, ne déshabille ni leur corps ni leur âme, mais les accueille de toute sa douceur, les écoute, leur parle et leur sourit.

Ce peintre qui a la passion des visages peint à la façon des maîtres du Quattrocento, à la détrempe, art difficile, peu pratiqué de nos jours car il requiert une savante préparation des pigments et exige une grande patience. Antonio Moragon sait que, si la préparation est longue et si le travail qui se fait ensuite sur le bois ne permet pas les repentirs de la peinture à l'huile et exige donc de regarder longuement le modèle, de s'imprégner de sa personnalité profonde avant de le peindre, le temps n'est pourtant jamais perdu. C'est un temps long qui délivre du temps. Donc, de l'impatience qui empêche de voir et d'aller au plus vrai des êtres que l'artiste ressent plus qu'il ne les observe. La main experte pourra ensuite traduire sur le bois ce que l'œil et le cœur ont reçu du visage vivant.

Depuis quelques années, Antonio Moragon a laissé en suspens la figuration. Ses bois,

toujours peints à la détrempe, montrent des formes nettes et pourtant mouvantes. Un éclat de rouge avec une pointe de terre de Sienne se détachant sur un fond gris-vert. Un rectangle sombre sur ce qui ressemble à un vieux mur madrilène. Un long trait brun se mêlant à un bleu de lapis-lazuli, un bleu immense, étale comme la mer. Une sorte de porte blanche s'ouvrant sur un fond gris aux irisations gorge- de- pigeon. Et aussi des formes simples se dégageant d'un lacs de formes plus complexes dans un rapport des couleurs dont l'intensité est presque toujours assourdie.

On pourrait croire que les visages ont disparu. Il n'en est rien. Ces formes abstraites ne sont pas un jeu formel qui viserait à produire seulement une émotion esthétique. On retrouve dans ces dernières œuvres ce qui fait la singularité de l'œuvre tout entière, une présence très forte mais qui ne pèse pas, une volonté sans tension, parfois aussi une rêverie sans mélancolie, une lucidité sans dureté, une attente tranquille et attentive, l'acceptation de la vie telle qu'elle est et des êtres tels qu'il faut les voir si on veut vraiment les voir. Les visages ne sont absents qu'en apparence, on devine leur présence derrière le voile des formes abstraites porteuses de l'intériorité du peintre et de ses modèles. Les couleurs et les formes de l'abstraction dans leur harmonie calme semblent nous parler avec la même voix à la fois discrète et intense que les visages. Elles disent le temps qui passe et qu'il faut aimer justement parce qu'il passe, le miracle et les blessures de la beauté, les joies simples de la vie quotidienne, l'empathie et la tendresse qui peuvent lier tous les vivants.

Voix sonore comme le silence.

Isabelle Caplet